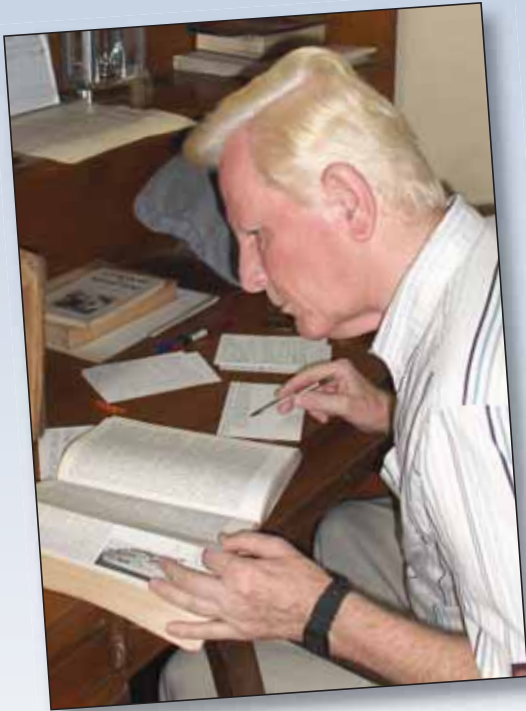


UN PRÉSENT POUR VOUS:

Trois contes de Noël

Le père Nil Guillemette, S.J.



Il y a près de trois ans, Le BRIGAND avait proposé à ses lecteurs une entrevue avec le P. Nil Guillemette, S.J., professeur et écrivain. Le père Nil enseigne au collège universitaire de la Compagnie de Jésus à Cagayan de Oro, aux Philippines. C'est un bibliste qui sait vulgariser les intuitions des évangiles pour aider les chrétiens à vivre le message de Jésus dans le cours de leur vie quotidienne.

Une grande partie de son travail consiste à écrire des contes. Voici comment il s'exprime sur ce « ministère » particulier: *« Qui est le plus grand exégète de l'histoire? C'est Jésus puisque que le prologue de saint Jean nous dit qu'il a fait l'exégèse de Dieu. Et qu'est-ce qu'il a fait, Jésus, pour « expliquer Dieu »? Il a raconté des histoires, les paraboles en particulier; alors j'ai suivi son exemple! (...) Je m'aperçois maintenant que l'œuvre principale de ma vie aura sans doute été d'écrire de la fiction pour Dieu, les « God Tales », les « contes de Dieu ». Je crois que c'est la meilleure contribution que j'aie pu faire. (...) C'est un genre littéraire qu'on appelle en anglais « short story ». C'est plus qu'une anecdote; on pourrait dire que c'est un court roman. Mon but s'approche de celui de Jésus qui proposait des paraboles. »*

Nous avons demandé au père Guillemette s'il avait des contes de Noël qu'il pourrait offrir aux lecteurs et aux lectrices du BRIGAND. C'est avec enthousiasme qu'il a répondu à notre appel. Nous vous proposons donc trois « contes de Dieu ». C'est notre « cadeau » pour la fin de l'année 2011; c'est aussi une incitation à vous préparer spirituellement à Noël.



Madame Anne-Marie Forest

Pour embellir encore ce présent, pour « l'emballer de beauté » pourrait-on dire, nous ajoutons des dessins de l'artiste Anne-Marie Forest. Madame Forest, originaire de Lyon, en France, vit au Québec depuis 1982. Diplômée des Écoles des Beaux-Arts de Lyon, de Paris et de l'UQÀM, elle a fait sa théologie à l'Institut de pastorale des Dominicains, à Montréal. Elle s'est distinguée dans l'illustration de manuels scolaires et les murales d'églises. Elle est catéchète, animatrice des activités de catéchèse à Rawdon, dans le diocèse de Joliette. Elle offre aussi un service mobile d'éducation de la foi, utilisant les arts plastiques comme outil pédagogique, un service initié par le P. Amédée Payeur, S.J., ancien missionnaire en Afrique de l'Est.

Utilisant la technique de la pierre noire, elle a créé une série de dessins évoquant les épisodes des évangiles de l'enfance. Elle a aimablement accepté de collaborer avec nous pour l'illustration des contes du P. Guillemette et pour la couverture du présent numéro du BRIGAND. Nous lui en sommes très reconnaissants.



L'ange Gabriel présente le projet de Dieu-enfant à Marie.
Dessin à la pierre noire d'Anne-Marie Forest.

Dieu, après avoir créé les êtres humains, chercha par tous les moyens possibles de gagner leur cœur. D'abord, il s'occupa de créer chacun et chacune, seconde par seconde: autrement ils seraient tous retournés au néant. C'est évident! Comme nous savons tous, la création n'est pas comme si Dieu nous donnait une chiquenaude initiale, et nous laissait aller par le moyen de nos propres forces; c'est bien plus comme si Dieu nous soufflait constamment dans l'existence, comme fait un enfant quand il gonfle un ballon. Si bien que si Dieu retenait son souffle pour une fraction de seconde, ce serait la fin de notre existence! Ainsi, comme je disais, Dieu continua à donner la vie aux humains. Mais il fit beaucoup plus que cela: il insuffla en eux un instinct social pour les amener à rechercher les autres et à éviter la solitude; il s'attrista avec eux quand ils étaient tristes et se réjouit avec eux quand ils se réjouissaient. Bref, il s'efforça par tous les moyens de gagner leur affection par sa bonté. Hélas, il échoua misérablement dans tous ses efforts. Le seul résultat qu'il récolta de ses peines fut que bien des humains en eurent peur; d'autres le détestèrent, et seule une poignée montra quelque amour réel pour lui.

Et cela, vraiment, étonna Dieu. C'est pourquoi il demanda à son Fils et à son Esprit leur opinion sur ce problème. Ensemble,

Un enfant est né

Un conte de Nil Guillemette, S.J.

Collaboration spéciale pour la traduction: Amédée Payeur, S.J.

«On ne gagne pas les cœurs des pécheurs par la violence.»

(Charles Péguy, Dieu Parle, Poésie Religieuse)

«Celui qui reconnaît un roi sous un déguisement le traite bien différemment que celui qui ne voit devant lui que la figure d'un homme ordinaire et le traite en conséquence... Les sens méprisent les simples pièges, mais le cœur adore cette majesté royale quelle que soit la forme sous laquelle elle apparaît et plus son déguisement est humble, plus le cœur est transpercé par l'amour. Comment décrire ce que ressent le cœur quand il perçoit la parole divine de Dieu si amenuisée, si pauvre, si prostrée? Ah! La pauvreté, l'humilité de Dieu réduit à reposer sur la paille dans une crèche, pleurant et tremblant et broyant le noble cœur de Marie.»

(Jean-Pierre de Caussade, Le sacrement du moment présent, Christus 191, juillet 2001)

ils n'arrivaient pourtant pas plus à comprendre quoi que ce soit à cet état de fait. Cela surprit Dieu encore plus, car les deux autres «parts de lui-même» avaient vraiment l'habitude de tout comprendre. En conséquence, Dieu sentit qu'il ne lui restait qu'une seule option: il devait convoquer une assemblée générale de son personnel angélique et lui présenter toute l'affaire. C'est exactement ce qu'il fit.

Naturellement les anges furent pris par surprise par cette invitation. Ce n'est pas tous les jours qu'ils étaient ainsi tous convoqués à siéger: ils étaient des milliards! Ainsi se présentèrent-ils à la salle des congrès avec des esprits bouillonnant de curiosité. Lorsque Dieu les eut informés du problème, ils firent de leur mieux pour l'aider. Un par un ils se levèrent, et chacun à son tour suggéra diverses explications du refus des humains à ne pas bien répondre à l'amour de Dieu. Ils suggéraient aussi divers moyens pour l'aider à gagner le cœur des humains. Peut-être que si Dieu leur donnait un peu plus de ceci ou de cela, on ne sait jamais... la réponse à l'amour de Dieu serait-elle meilleure?

La rencontre s'éternisa, mais sans résultats. Il était bien évident que les anges étaient éberlués. Toutes leurs explications et suggestions sonnaient creux, et Dieu s'en aperçut. En

conclusion, devait-il décréter l'ajournement de la rencontre et abandonner – pour le moment du moins, l'espoir de résoudre ce problème, celui de sa relation avec les humains?

Pourtant, juste au moment où il allait passer à l'acte, il remarqua qu'un seul de tous les anges présents n'avait pas parlé. C'était Ultimel, le moindre de tous les anges en brillance intellectuelle et force spirituelle, et par conséquent le dernier de tous les anges dans la hiérarchie céleste... ce qui, peut-être, expliquait pourquoi il était le favori de Dieu. Puisque Ultimel était pratiquement une nullité en termes de splendeur ontologique, les autres anges n'étaient pas jaloux de son statut spécial auprès de Dieu. Au contraire, tous aimaient beaucoup Ultimel. Ainsi, quand Dieu lui donna la parole, chacun écouta très volontiers, même s'ils ne s'attendaient pas à ce qu'il dise quoi que ce soit d'important.

Ultimel n'y alla pas par quatre chemins comme les autres anges avaient fait avant lui. Il plongea tout droit au cœur du sujet.

« Seigneur, demanda-t-il, pourquoi suis-je votre favori? Pourquoi votre cœur va-t-il droit vers moi? Je vais vous dire pourquoi. C'est parce que je suis le plus faible de tous les anges, le moins puissant. Et ainsi, pour une raison ou pour une autre – peut-être comprenez-vous pourquoi - mais je n'en suis moi-même pas certain – peut-être êtes-vous attiré par mon impuissance, mon besoin absolu de vous, ma vulnérabilité. »

En entendant cela, les trois personnes de la Trinité et tous les anges se penchèrent en avant, écoutant avec grand intérêt ces propos. Tout cela leur semblait du « neuf ».

« Eh bien, continua Ultimel, les humains réagissent exactement comme vous - cela ne devrait pas, en y réfléchissant, vous surprendre puisque vous les avez faits à votre image et ressemblance – et ainsi leurs cœurs sont attirés vers les gens apparemment impuissants ou vulnérables. »

Dieu était fasciné par Ultimel et son analyse de la situation.

« Tu as certainement raison dans ce que tu dis, répondit-il à Ultimel, mais pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi les humains agissent-ils de cette façon, selon toi? »

« Eh bien, Seigneur, répondit l'ange, je ne peux ici que lancer une hypothèse: la voici. Chez les humains, le pouvoir est en général très mal utilisé. Voyez ce qu'il devient dans les mains des méchants et des égoïstes. Ainsi, et ça n'est pas une surprise, le pouvoir est détesté. S'il n'est pas détesté, il est craint, même quand on s'en sert avec amour. Les humains vont plus facilement aux enfants dans le besoin qu'aux maîtres débonnaires. Ainsi, Seigneur, dans leur relation avec vous, les humains ont la même



La Trinité, icône d'Andrei Roublev, moine du 14^e siècle.

réaction. Ils sont incapables de sentir la caresse de votre toute-puissante bonté, ils ne voient que le pouvoir derrière la bonté. Ils sont subjugués par votre toute-puissance, quelles que soient vos intentions d'amour. L'amour qui est au cœur de cette toute-puissance leur échappe. Bref, Seigneur, votre infinie bonté se perd derrière le masque du pouvoir. »

Durant tout le discours d'Ultimel, le monde céleste avait écouté avec une attention soutenue. Ni les trois Personnes divines, ni aucun des anges n'avaient jamais imaginé que le pouvoir, même doublé d'amour, pouvait avoir de si tristes effets. Pourtant la manière par laquelle Ultimel avait attiré leur attention sur ce fait, leur avait soudain révélé que l'amour et le pouvoir devaient prendre des voies différentes de celles qu'elles avaient prises jusque-là. Ainsi l'amour aurait au moins la chance d'être reconnu pour ce qu'il était.

Tout naturellement, grâce à son intelligence éminemment perspicace, Dieu fut le premier parmi tous ceux qui étaient là à saisir la valeur de l'analyse d'Ultimel. Aussitôt, lui vint une idée splendide, une idée que seul Dieu pouvait avoir. Il se tourna vers son Fils et lui dit: « Écoute-moi: tu iras auprès des humains comme un enfant dans le besoin. Quand ils te verront comme un faible bébé dans une mangeoire, comme un enfant réclamant le lait de sa mère, peut-être alors en viendront-ils à croire que je les aime. »

À ce plan, le Fils adhéra totalement. Ainsi le Verbe s'est fait chair – la chair d'un pauvre enfant.

Et depuis ce jour, rien ne fut jamais comme avant. ☆

La folie de Jonathan

Un conte de Nil Guillemette, S.J.

Collaboration spéciale pour la traduction: Amédée Payeur, S.J.



Jeune berger au milieu de ses brebis.

Dessin à la pierre noire d'Anne-Marie Forest.

Quand les anges s'éloignèrent vers le ciel, les bergers se dirent les uns aux autres: « Allons à Bethléem voir ce qui est arrivé et que le Seigneur Dieu nous a fait connaître. » Ils se hâtèrent de partir.

(Luc 2, 15-16a)

Lorsque les bergers partirent pour Bethléem, le jeune Jonathan fut laissé derrière. Shimei avait expliqué avec une touche d'embarras dans la voix alors qu'il se préparait à partir en hâte. « Après tout, un de nous se doit de rester ici pour garder le troupeau! »

C'était vrai, ... jusqu'à un certain point. Mais Jonathan savait bien que c'était seulement une partie de la vérité. La vraie raison pour le laisser seul avec les bêtes, c'était plutôt qu'il boitait. Même avec ses toutes nouvelles béquilles que lui avait fabriquées le menuisier Hamor, au prix de deux années d'économies, il aurait trouvé très difficile de suivre les autres bergers alors qu'ils

dévaleraient les collines vers Bethléem, en vue de trouver le plus vite possible ce bébé dont les anges avaient parlé. Car, même si les nouvelles béquilles rendaient sa marche incomparablement plus facile et rapide qu'auparavant, il ne pourrait certainement pas aller au rythme de gens pressés.

Il regarda ses béquilles et soupira. Maintenant que ses compagnons se hâtaient vers la Cité de David, il se sentit même plus seul que durant ses longues veilles avec les étoiles. Comme il aurait aimé se joindre à ses compagnons dans leur recherche de l'Enfant! Non pas qu'il eut beaucoup à lui offrir, à ce bébé, comme cadeau de

naissance. En tant qu'orphelin et infirme, il était sûrement le plus pauvre berger de toute la région. Alors que les autres pouvaient, au nouveau Roi, présenter des agneaux, des longueurs de laine ou des gâteaux de fromage de brebis, lui, il devrait se contenter de jouer un air sur sa flûte, ou bien simplement de demeurer là en adorant ce visage enveloppé dans des langes. Pourtant, même s'il n'avait aucun cadeau digne du divin Enfant, il ressentait une peine profonde à la pensée d'être laissé en marge par les siens.

Jonathan soupira encore. Ce n'était pas facile de vivre une vie d'enfant infirme, une vie de berger infirme. Non pas qu'il fut battu ou maltraité par ses compagnons. Non, là n'était pas le problème. C'était juste que... somme toute, on lui donnait toujours les plus longues veilles la nuit, les plus chauds pâturages pendant le jour, les restes aux repas et ainsi de suite. Qui était-il pour protester? Il boitait affreusement – un peu moins, tout de même, grâce à ses nouvelles béquilles! – et il y perdait toujours au change quand le clan décidait de migrer vers d'autres pâturages ou quand un loup attaquait sa section du troupeau. Pas étonnant que ses compagnons avaient développé l'habitude de le regarder de haut avec un mélange de pitié et une impatience mal déguisée...



Les bergers regardent vers le ciel.

Dessin à la pierre noire d'Anne-Marie Forest.

Pendant un long moment le jeune berger lutta contre ces pensées déprimantes, dans l'attente du retour de ses compagnons, anxieux d'entendre la description de leur rencontre avec l'Enfant miraculeux. En patientant, il retourna à sa vieille habitude d'admirer les étoiles et leurs constellations familières. Comme tout berger de ce monde, il connaissait le ciel étoilé comme la paume de sa main et il pouvait identifier le moindre amas de corps célestes. Ainsi passa-t-il son temps, comme d'habitude, trouvant là une étrange sensation de paix et de sens dans la splendeur ordonnée du firmament.

À leur retour, les autres bergers racontèrent avec enthousiasme à Jonathan tout ce qu'ils avaient vu. En fait, la vue du bébé dans la mangeoire avait laissé un tel rayonnement d'admiration sur leurs visages que, sur le coup, Jonathan décida que lui aussi, sans plus tarder, partirait à la recherche du nouveau-né. Après tout, avec l'aide de ses

nouvelles béquilles, il arriverait bien à trouver l'humble grotte et à revenir ensuite à son troupeau.

Le brave garçon se lança en avant, animé par sa quête. Grâce aux indications très utiles données par l'aimable Gershom, un vieil homme qui avait toujours essayé de rendre la vie de Jonathan un peu plus supportable, le jeune berger avait confiance qu'il trouverait vite la grotte de la Nativité. Ah, comme il allait vite, maintenant qu'il avait ses nouvelles béquilles! Fini de clopiner de façon grotesque, disparue la douleur à sa jambe difforme, oublié le pas qui traîne! Pour la première fois, le jeune homme sentit qu'il allait aussi vite que le vent. Il allait son bonhomme de chemin, soutenu par la pensée d'arriver bientôt au but de sa démarche.

Quand il arriva à la grotte, Jonathan y trouva de fait l'Enfant et ses parents. Mais, hélas, tous trois dormaient

profondément, l'Enfant dans sa mangeoire et le jeune couple sur la paille répandue sur le sol de la grotte. Il était évident que la visite prolongée des bergers, après le long voyage de Nazareth, avait vraiment triomphé de leurs forces et ils étaient tombés, épuisés, dans un profond sommeil.

Jonathan se régala tout de même de la beauté surnaturelle du bébé dans la crèche, s'assurant par ailleurs de ne faire aucun bruit de peur d'éveiller l'un ou l'autre des trois êtres qui étaient là devant lui.

Et puis, après un long moment de contemplation amoureuse, il se retira avec peine, ayant bien conscience que ses compagnons bergers seraient fâchés s'il n'arrivait pas à temps pour préparer leur repas du matin. Néanmoins, puisque dans sa hâte de chercher l'Enfant il n'avait apporté aucun cadeau pour lui – d'ailleurs qu'aurait-il pu apporter, lui dont toutes les possessions terrestres se limitaient à ses deux béquilles – il se sentit mal à l'aise à la pensée de ne rien laisser comme preuve de son amour. Comment pouvait-il faire autrement? Oui, il était vraiment le plus pauvre des pauvres!

Aussi c'est avec un regret infini qu'il allait sortir de la grotte. Toutefois, tout juste comme il se tournait pour jeter un dernier regard vers le bébé de la crèche, il eut une inspiration soudaine. Comme une forte vague de joie inondait son cœur, il comprit avec certitude ce qu'il pourrait donner à son Seigneur et Sauveur. C'était un cadeau insultant, quelque chose d'apparemment bien stupide – certains diraient quelque chose de choquant qui pourrait être rejeté, considéré comme totalement déplacé pour l'occasion. Eh bien, quoiqu'il en soit, il prendrait ce risque...

Par conséquent, à l'heure la plus sombre de cette nuit bénie, Jonathan, le berger boiteux, clopina péniblement vers le pâturage qu'il avait laissé de l'autre côté de Bethléem, abandonnant ses béquilles neuves au pied de la crèche. C'était son cadeau au Messie nouveau-né. Tout au long de ce lent et pénible retour chez lui, une seule pensée revenait à son esprit: son cadeau insignifiant serait-il accepté par l'Enfant, en dépit de sa complète inutilité?

Comme il approchait de sa destination, le gamin remarqua qu'une excitation inhabituelle avait envahi le campement des bergers.

«Qu'est-ce qui arrive?», se demanda-t-il avec étonnement.

Il vit alors un groupe d'hommes qui pointaient du doigt une région spécifique du ciel, quelque part entre les constel-



Ciel étoilé, univers familier des bergers.

lations du Verseau et du Bélier. Ils manifestaient beaucoup d'animation. Jonathan, lui aussi, regarda dans cette direction, vers un ciel déjà marqué par la pâleur de l'aurore. Alors, comme il fouillait du regard l'endroit indiqué par ses compagnons, il remarqua bien vite une configuration nouvelle d'étoiles dans le ciel, une constellation qui semblait surgir de nulle part. Elle était formée de deux rangées parallèles de quatre étoiles disposées le long de deux lignes parfaites, comme deux bâtons de marche ou encore...

«Des béquilles!» s'écria Reuben, qui était l'expert du clan pour ce qui regardait l'astronomie.

«Oui, cette nouvelle constellation ressemble parfaitement à une paire de béquilles!»

«C'est vrai!» s'exclama avec excitation son fils Asahel. «Ces étoiles ressemblent vraiment à des béquilles. Mais pourquoi sont-elles apparues ce soir? Ont-elles un lien de quelque manière avec le bébé de la crèche que nous avons visité?»

Jonathan ne dit rien: il venait de deviner la réponse à la question d'Asahel, et la joie qu'il ressentait était vraiment trop forte pour permettre à des mots de traverser ses lèvres. Vraiment, quand il vit les deux béquilles clairement tracées en lumière sur le fond du ciel de la nuit, il savait avec une parfaite certitude que, tout compte fait, sa folie avait été grande sagesse. Son cadeau avait été accueilli!

Trois jours plus tard, quand le garçon, après un sommeil particulièrement reposant, se réveilla et se leva, il découvrit tout ébahi qu'il ne boitait plus du tout. ☆

La véritable richesse

Un conte de Nil Guillemette, S.J.

Collaboration spéciale pour la traduction : Jean-Louis D'Aragon, S.J.



Le roi Hérode, au milieu de ses richesses, est appelé à la conversion...

Dessin à la pierre noire d'Anne-Marie Forest.

De l'ouvrage de Leo Holland, Images de Dieu. Trouver le Seigneur dans les objets ordinaires et dans les événements quotidiens.

Nous étions loin dans notre randonnée au désert, assis pour le lunch à l'ombre misérable d'une large plante du désert. Comme j'étais en train de dévorer un sandwich, un lézard surgit du sable et me fixa comme s'il disait: "Que fais-tu ici, dans mon domaine?" Je sentis qu'il jouirait d'une bouchée de ma nourriture ; aussi je lui lançai un morceau de pain. Il le saisit et disparut aussi soudainement dans le sable.

Je demandai à notre guide: « Comment, nom de Dieu, n'importe quelle créature peut-elle survivre ici? Il n'y a pas d'eau, aucune nourriture et pas d'ombre pour se protéger de cette chaleur mortelle? » Il éclata de rire et me dit: « Il y a suffisamment de toutes ces choses ici pour les besoins particuliers de ces créatures. C'est frais sous terre: les plantes abritent l'humidité. Un vaste écosystème est à

l'œuvre dans ce milieu. » Je fus surpris lorsqu'il m'expliqua l'interaction complexe de cet environnement.

Les gens qui ont du succès dans le monde et qui possèdent des biens matériels en abondance surévaluent quelquefois leur situation, leur statut et leur pouvoir. Ils comprennent difficilement comment les gens qui n'ont pas ces ressources peuvent non seulement survivre, mais s'épanouir. Ils ne voient pas les ressources dans le désert de ces gens, des personnes qui ont une force de caractère et leur foi religieuse. Ils ne comprennent pas la présence de Dieu, la puissance de la prière et la consolation qu'apportent le partage religieux et l'amour. Ils ne comprennent pas souvent le puissant renfort et le succès qui découlent tout simplement d'une large famille, dans laquelle tous s'aiment et s'entraident.

Bâissez votre vie autour des ressources du désert et vous serez prêts pour les jours pénibles au temps de l'épreuve.



Où est la richesse ?
Où est la pauvreté ?

Lorsque Marc Sutherland, le millionnaire propriétaire d'une chaîne de restaurants élégants, tua accidentellement un petit chien avec sa prestigieuse limousine, il ne se rendit pas compte qu'il ouvrait un nouveau chapitre dans sa vie. Comme nous savons tous, les grands événements peuvent souvent avoir des débuts bien modestes. Mais avant d'avancer plus loin dans cette histoire, jetons un regard sur les principaux protagonistes: d'abord Marc Sutherland, puis la famille Bellini.

Comme nous venons de le dire, Marc Sutherland était très riche. Il ne s'était jamais marié, trop accaparé par ses affaires. Il habitait une résidence opulente dans un secteur élégant de Farmsville, appelé *Le Parc*, en raison des grands arbres entourant les riches résidences de ce quartier. C'est là que Marc Sutherland vivait dans une splendide solitude où tous ses besoins étaient comblés par un intendant, un cuisinier, un majordome et un chauffeur. Mais, en dépit du luxe de cet environnement, le millionnaire menait une existence solitaire. Il n'avait pratiquement aucun ami. Les seules personnes qu'il rencontrait étaient d'autres gens d'affaires, les administrateurs de ses restaurants, ses principaux employés et sa domesticité. Il n'avait aucun parent vivant, sauf un lointain cousin en Afrique du Sud. En d'autres mots, son style de vie, sa situation économique, son statut social et pratiquement tout le reste le plaçaient en complet contraste avec la famille Bellini.

De son côté, Pietro Bellini était le fils d'un pauvre immigrant italien. De son père, il avait hérité le courage devant les épreuves, un amour chaleureux des gens, un regard optimiste et la foi chrétienne. À vingt-deux ans, il tomba en amour avec Carla Matuto. Après deux ans de fréquentation, ils se marièrent. Depuis lors, ils avaient eu six enfants, dont l'âge variait entre quatorze ans (Alfredo) et deux ans (Maria).

Pietro avait dû quitter l'école à seize ans pour aider ses parents. À force de persévérance toutefois, il avait réussi à découvrir par lui-même tout ce qui concerne le moteur et les autres parties d'une automobile. Devenu un mécanicien compétent, il travaillait maintenant dans un atelier de réparation d'automobiles. Même s'il gagnait un bon salaire, il devait se contenter de vivre dans un quartier pauvre de Farmsville, appelé *Le Cimetière*, parce que construit sur l'emplacement d'un ancien cimetière. Pietro et Carla formaient un couple étroitement uni, qui vivait pour leurs enfants qu'ils envoyaient à l'école publique et les éduquaient dans l'amour et dans la foi chrétienne. Aussi leurs enfants étaient-ils heureux, bien élevés, courtois. En dépit de ce milieu sordide, celui du «cimetière», la famille donnait l'impression d'être très heureuse.

Qu'est-il donc arrivé pour que Marc Sutherland et les Bellini se rencontrent? Par un après-midi sombre de

novembre, Marc Sutherland conduisait sa limousine dans les rues du *Cimetière*, ce qu'il faisait rarement, parce que la vue des édifices délabrés le déprimait. Mais le *Cimetière* se trouvait tout à fait sur la route de sa destination ; passer par là lui évitait un long détour. Serrant les dents, il appuya sur l'accélérateur, espérant abréger ainsi son malaise. Son chauffeur Henri, normalement, aurait fait cette course pour lui, mais il avait décidé sous le coup d'une impulsion de donner congé à son chauffeur, ce qui explique que, pour une fois, il conduisait lui-même sa limousine.

Quoiqu'il en soit, ou bien parce que la lumière de novembre était trop faible pour ses yeux, ou bien parce qu'il conduisait trop vite, ou encore parce que ses réflexes n'étaient plus aussi rapides que par le passé, ce qui devait survenir se produisit. Juste comme il passait devant le logement des Bellini, il écrasa un petit chien et évita de quelques centimètres Enrico, le garçon de huit ans de Pietro et de Carla Bellini. Lorsqu'il s'aperçut de ce qu'il avait fait, il s'arrêta, sauta hors de son automobile, courut vers l'enfant et lui demanda s'il était blessé. « Non, monsieur », répondit le garçon, tandis que des larmes coulaient sur ses joues, « mais mon chien est mort ».

Voyant la détresse du jeune Enrico, Marc Sutherland se sentit coupable, parce qu'il avait conduit trop vite et sans prudence. « Écoute, dit-il le plus gentiment possible, je m'excuse pour ce qui est arrivé. Je sais que rien de ce que je puis dire ou faire ne peut ramener à la vie ton toutou et j'en suis vraiment navré. Mais je vais te procurer un autre chien, un chien que tu choisiras toi-même. En attendant, emmène-moi chez ta mère et je vais lui expliquer ce qui est arrivé. »

Tout d'abord, Carla Bellini refusa poliment l'offre du millionnaire. Mais il insista tellement qu'à la fin elle accepta. Deux jours plus tard, Marc la conduisit avec Enrico vers un chenil à la recherche d'un chien que le garçon aimerait. Après deux visites de ce genre, Enrico choisit finalement un magnifique terrier irlandais. Ensuite ce furent les visites chez le vétérinaire pour les piqûres contre la rage, puis à une école de dressage pour chiens et ainsi de suite. Après environ un mois, Marc Sutherland avait ainsi appris à très bien connaître les enfants de la famille Bellini. Suffisamment en tout cas pour apprécier leurs belles manières, leur spontanéité et leur franchise pleine d'entrain.

On était maintenant à une semaine de Noël. Le millionnaire envisageait de passer, comme d'habitude, un Noël solitaire, entouré seulement de son élégant mobilier, de ses précieuses œuvres d'art et de ses collections. Mais juste

au moment où il allait se résigner à cette déplaisante perspective, il eut une idée qu'il jugea brillante : il inviterait la famille Bellini au complet à un repas princier, un repas qu'ils n'oublieraient jamais. Leurs regards ébahis devant l'opulence artistique de sa résidence lui procureraient un certain contentement.

« J'espère bien que les enfants ne briseront pas l'une de mes figurines en cristal », songea-t-il, au moment où il s'apprêtait à envoyer, par son chauffeur, une invitation écrite. Cependant, l'enveloppe ne quitta jamais sa maison... Juste au moment où il remettait à son chauffeur l'invitation scellée, son majordome lui fit une annonce surprenante. « Il y a un M. Bellini qui demande à vous parler, monsieur. » Le millionnaire fut surpris. Pourquoi donc ce mécanicien voulait-il le voir ? Un emprunt ? Un problème d'argent ? Mais les Bellini semblaient appartenir à une race qui aurait préféré mourir plutôt que de quêter !

« Très bien, Jeffrey, faites-le entrer. » Deux minutes plus tard, Pietro Bellini était assis dans le luxueux boudoir de Marc Sutherland. Il lui dit tout simplement qu'il était venu pour inviter le millionnaire à célébrer le jour de Noël avec lui et sa famille. Il voulait remercier M. Sutherland car celui-ci avait fait beaucoup pour leur fils Enrico. Lui et son épouse désiraient exprimer leur gratitude en partageant ce qu'ils avaient avec le bienfaiteur d'Enrico. Pourtant, sans le dire ouvertement par délicatesse pour Marc, la véritable raison de cette invitation était tout autre. Pietro et Carla Bellini ressentaient de la compassion pour les personnes seules à Noël, sachant très bien que même la plus grande richesse ne pouvait compenser, au temps de Noël, pour l'absence des personnes qu'on aime.

Amusé à l'idée de célébrer Noël avec toute une famille – ce qu'il n'avait jamais vécu – Marc accepta l'invitation de Pietro. Le jour de Noël, il se fit conduire par son chauffeur à la maison des Bellini. « Henri, veuillez venir me chercher vers quatre heures », dit-il à son chauffeur.

Aussi longtemps qu'il vivra, Marc Sutherland n'oubliera pas le jour de Noël passé avec la famille Bellini, parce que, pour la première fois de sa vie, il voyait une famille qui s'aimait et il ressentit l'atmosphère merveilleuse qui régnait dans une telle famille. Le climat était plein de tendresse, d'humour, de délicatesse, d'attention mutuelle, de bonté et de profonde affection. Le repas était simple, mais bien nourrissant. Comme contribution personnelle à ces festivités, le millionnaire avait apporté un immense panier de fruits exotiques et de bonbons, que les enfants Bellini n'avaient jamais vus et encore moins dégustés. Son panier obtint un vif succès.

Après le repas, les enfants se précipitèrent pour libérer la table, laver les assiettes et ranger la cuisine. Marc était émerveillé de leur manière spontanée et naturelle de travailler ensemble avec autant de plaisir et d'une manière aussi efficace. Ensuite on s'amusa une couple d'heures avec des jeux de société, une activité que le visiteur trouva fascinante et qui l'amusa beaucoup. Il n'avait jamais autant ri de toute sa vie. Lorsque son chauffeur se pointa à quatre heures, il fut presque tenté de le renvoyer, mais il prit congé avec réticence, songeant que la famille Bellini voudrait profiter dans l'intimité du reste de la journée.



Ce qu'on voit dépend souvent de l'angle sous lequel on regarde.
Dessin d'Anne-Marie Forest.

Quand il remercia le couple pour leur hospitalité, il avait les larmes aux yeux.

« Je ne pourrai jamais vous remercier assez pour le merveilleux moment que j'ai passé chez vous, » dit-il.

Sur le chemin du retour vers sa résidence isolée, il remarqua les coups d'œil curieux que son chauffeur lui lançait de temps à autre par le rétroviseur. Manifestement Henri se demandait ce qu'un homme riche comme Marc Sutherland avait fait le jour de Noël dans une mesure du *Cimetière*.

« Quelque chose ne va pas, Henri? », demanda finalement le millionnaire.

« Non, monsieur. C'est seulement que je... m'étonnais, monsieur. »

« Étonné de quoi, Henri? » insista Marc. Il se sentait si bien qu'il était heureux de parler à quelqu'un, surtout à son fidèle Henri.

« Eh bien, monsieur – oui, si je puis vous demander – venez-vous au secours de cette famille? »

« Les secourir? » répéta le millionnaire, ne comprenant pas sur le coup à quoi le chauffeur faisait allusion. Il eut alors une intuition: Henri supposait évidemment que son patron donnait de l'argent aux Bellini. Lorsqu'il saisit la portée de la question du chauffeur, il éclata de rire.

« Oh non, Henri! De grâce, non! Ce sont eux qui m'ont aidé. »

Maintenant c'était au tour d'Henri d'être confondu. « Mais – mais, monsieur! Comment cela peut-il se faire? Ces gens sont pauvres! » C'était dit sur un ton de profonde compassion.

Il était clair que, pour un homme comme Henri, la pauvreté matérielle était considérée comme la pire des épreuves. Un mois plus tôt peut-être, son patron aurait été d'accord avec lui. Mais maintenant les choses étaient bien différentes.

« Vous dites qu'ils sont pauvres, Henri », répéta-t-il. Il repensa alors à la joie de Noël qu'il venait de vivre, à l'extraordinaire atmosphère d'amour qui régnait dans la famille Bellini. Il soupira. C'était un soupir d'envie et de désir, d'attente.

« Ils sont peut-être pauvres, Henri, mais comme je voudrais être pauvre comme eux! » ☆